

Intervention



Art et débilisme

Richard Martel

Volume 1, numéro 4, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, R. (1979). Art et débilisme. *Intervention*, 1(4), 2–4.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Art et débilisme¹

"Au contraire la perspective est d'encourager au maximum les individus à intervenir à tous les niveaux de la réalité sociale, à agir dans leur secteur socio-professionnel et au niveau politique contre les structures existantes. C'est ici que le rôle de l'enseignant ou de l'animateur conscient est capital, car il peut aider à dégager le potentiel contestataire des oeuvres d'art, qui sont pour la plupart agressivité contre les structures régnautes."

Pierre Gaudibert

J'avais prévu la rédaction de ce texte il y a quelques temps; juste le temps nécessaire pour me fouetter et le réaliser. La problématique artistique m'a toujours intéressé et ce, pour plus d'une raison. D'abord, je crois qu'il y réside tous les éléments qui constituent la sensibilité, et que tous les rapports sociaux peuvent s'y manifester.

A l'"Art pourquoi faire" de Ragon, posons-nous la question de l'art comment et pourquoi faire. J'insiste ici sur cet aspect que certains penseront banal ou redondant mais je considère qu'il est nécessaire et primordial qu'on s'y penche avec intérêt. A ceux qui croient à la magie ou la transcendance, à l'art pur se situant en dehors du temps et de l'espa-

ce, je répond que cette relativité de la charge pulsionnelle et symbolique existant dans l'oeuvre d'art est aussi présente dans d'autres types de production humaine.² Certains produits (design industriel, par exemple) de notre société contiennent autant – sinon plus – d'aspect esthétique que bien des images encadrées qui se véhiculent dans le milieu de l'art officiel. Ceci me semble évident!

De toute manière, il n'est pas dit que les "artistes" officiels d'aujourd'hui ne seront pas les Bouguereau de demain! Réconfortante position que celle de l'artiste "officiel" de galeries commerciales ou parallèles qui, comme un tout petit enfant mal nourri, essaie d'en prendre le plus possible pour flatter son égo.



– Sculpture rue St-Denis

“Pour détruire l’art, détruire l’égo”

“Parce que l’art est toujours la même chose: de l’égo
Pour changer l’art il faut changer l’égo
Pour changer l’égo il faut dire la vérité”
dirait Ben Vautier.

“Quand vous acceptez la peinture, vous acceptez le passé de la peinture et ne remettez pas l’art en question”
dirait Joseph Kosuth. D’une part un art pur (par exemple, une peinture), quel beau tableau. . . ; de l’autre un art marginal, quelle belle performance!

Et si le potentiel révolutionnaire devant servir les intérêts de la collectivité était dévié vers la jouissance solitaire? Et si le potentiel dévié (l’acte marginal) ne devait enfin que servir une certaine classe de privilégiés? Et l’art pur, transcende-t-il les rapports économiques? L’artiste joue-t-il le jeu de ce système? Du moins, j’y crois.

L’artiste, par son statut de marginal, contribue-t-il à l’avancement social? Eh voilà, on tombe dans le mille! L’art est lié au système économique et contribue à renforcer les rapports actuels. L’artiste joue en fait le rôle qu’on attend de lui: réaliser de la peinture pour salon. . . pour les gens qui ont le privilège d’avoir un salon (un espace privilégié — lui aussi — à cette fin). *Que de privilèges dans tout ça!*

L’artiste/support de son oeuvre, l’artiste, toujours l’artiste! A ceux qui ont besoin de se faire flatter l’égo, il y a la masturbation! Pour ce qui est du voyeurisme. . . Enfin! Si on regarde le passé, on s’aperçoit que ce n’était cependant pas toujours le cas. En fait, nombre d’artistes des années 1910 à 1930 surtout ont insisté sur leur apport à la société.³ Ces gens voyaient dans le processus créatif, non pas une occasion pour paraître, mais un moyen d’envisager un esthétisme plus englobant.

Je serais surpris présentement de vérifier si les artistes que l’on retrouve dans les universités (professeurs et étudiants), dans les lieux de l’art et ailleurs, tiennent compte de ce qui se passe autour d’eux. En somme, l’artiste isolé qui se contente que de manifester ses pulsions pour se défouler, ne serait qu’un aliéné! Aliéné d’une situation historique comme bien d’autres types de producteurs. En ce sens, l’artiste est comme tout le monde, du moins à la lumière d’une analyse économique et sociale. Que sait-il, l’artiste, des enjeux économiques dans lesquels il se situe et auxquels il contribue (mercantilement par sa présence dans l’art marchand)?⁴

Voilà la formation qu’on lui donne et la conception de l’art qu’on véhicule autour de lui; bref tout contribue à faire de l’artiste un être coupé de tout, un marginal. Je soutiens qu’un individu qui, tout en s’insérant économiquement et politiquement dans le système institutionnel de l’art et qui, par contre, manifeste un statut d’exclusion, cet individu là peut être taxé de “débilité”. Débile de se croire marginal tout en effectuant le rôle (économique) qu’on veut bien qu’il joue. Qu’on ne me parle plus de l’artiste comme sémaphore ou toute autre terminologie idéaliste du XIX^e siècle pour qualifier l’artiste (et son oeuvre) quand, à la

lumière des conditions socio-économiques dans lesquelles il se situe, comme tout producteur d’ailleurs, on devrait en faire un intégré à part entière. L’Art, à ce moment, serait-il une aliénation? Si l’art doit contribuer à renforcer les rapports sociaux, il n’est nullement progressif mais bel et bien régressif. Le débile, c’est celui qui embarque dans le jeu et, sans s’en rendre compte, exécute le contraire de ce qu’il croyait faire. L’art serait un peu comme le sport; contribuant au mythe du héros, héritage d’une conception monarchiste et métaphysique de l’univers. On admire autant une vedette de cinéma qu’un boxeur ou un artiste.⁵ Mais voilà, il reste le mythe: celui de l’art. L’artiste, par sa fonction de producteur, s’aliène en produisant et en collaborant à maintenir la situation actuelle. De sémaphore, on saute au débile.

Cependant, l’artiste n’est pas seul dans ce mécanisme: le journaliste et le critique, le professeur d’art et d’histoire de l’art, le muséologue et le fonctionnaire, tous ceux qui sont de près ou de loin rattachés à l’art contribuent au jeu de l’art.

L’artiste est un producteur d’art à la merci de ceux qui écrivent et diffusent son produit. Qu’en est-il dans la réalité? Voilà, la majorité des quotidiens (par exemple, “Le Soleil” de Québec et les journaux régionaux comme “Le Quotidien” du Saguenay) parlent d’art mais d’une façon particulière: ils escamotent tout apport critique et toute volonté de susciter le débat. Parce que l’art et son système, c’est celui de la société entière. Quand on parle d’art, c’est de la société qu’on parle. Il va sans dire que parler de la réalité c’est bien dangereux, surtout actuellement. Les critiques du journal “Le Soleil” sont insignifiantes, sans intérêt et contribuent à garder les gens dans l’ignorance et la bêtise. L’engagement par l’écrit est tout aussi rare chez les gens qui parlent d’art que chez ceux qui en font. De toute manière la situation est ainsi logique.

Passons chez nos chers professeurs d’art et d’histoire de l’art (les universitaires). Nommez-moi une occasion où ces augustes personnes ont amené un débat et permis l’avancement social dans un secteur spécifique? De toute manière, nier l’art contemporain — le cas de l’Université Laval jusqu’à présent — c’est éviter de s’impliquer et respecter le statut quo; ce que les artistes et les intellectuels du passé n’ont certes pas fait. Etudier le passé — sans enlever l’intérêt qu’on peut y porter — contribuerait-il à sauvegarder des valeurs?⁶ Par exemple, lorsqu’on restaure une église et qu’on la sacre monument historique, sait-on qu’en même temps on réhabilite la foi et les valeurs du passé? L’historien d’art servirait à ce moment à revivifier la morale chrétienne: remplaçant en ce sens le rôle de l’église. L’historien de l’art deviendrait en quelque sorte un nouvel évêque. Passant de religieux à artistique, l’édifice en question nous prouve que du sacré à l’art il n’y a qu’un pas. C’est la symbolique mythique qu’on accorde aux objets dans leurs statut de bien privilégié. Nier l’activité actuelle, c’est se nier soi-même et éviter le débat.⁷

Chez les muséologues et les fonctionnaires, c’est le même stratagème. Québec est une ville magnifique; on y retrouve des gens sympathiques dans un décor architectural splendide.

de. Québec demeure de fait la ville la plus typiquement française d'Amérique. Cependant on y dessert très mal le côté culturel.⁸ En Allemagne, m'a déjà confié Alexander Baier-Pressé de la revue *Kunstmagazin* lors d'un voyage ici, on aurait au moins un musée d'art contemporain et bien d'autres équipements culturels. Qu'en est-il à Québec? Eh bien! Un musée de vieilles choses pour éduquer les citoyens aux valeurs anciennes de peur que de côtoyer le nouveau les fasse questionner le présent! Je soutiens que les gens (les fonctionnaires des Affaires culturelles) qui contribuent à cet état de fait jouent le même jeu que les autres: nier le développement et le progrès social. C'est qu'on veut laisser les gens penser que leur patrimoine⁹ c'est tout ce qui est leur bien et que jamais ils ne pourront espérer un statut autre: un statut de dominé par une situation visant à standardiser les valeurs dans le traditionalisme de masse qui se contrôle facilement (média télévisé, radio, presse. . .). Les fonds de l'état devraient servir à promouvoir l'auto-critique; un état qui nie ceci aspire à la dictature! Belle démocratie pour se parler d'amour et non pour changer la situation actuelle. Dans tout cela le "débilisme" se manifeste dans l'appareil culturel au complet: les artistes, les critiques, les propriétaires de galerie, les universitaires, les fonctionnaires. Tous ces gens contribuent à sauvegarder les valeurs officielles pour permettre la hiérarchisation et non susciter le renouveau. Lorsque les artistes prendront en main leur production pour la gérer, la diffuser et s'en occuper en tout point, tout comme les autres producteurs d'ailleurs, nous aurons peut-être une plus juste répartition du pouvoir. Quant aux autres: ils fonctionneront.



— Musée du Québec

Notes

- 1- Le terme "débilisme" étant inadéquat ici, je me suis permis d'employer celui de "débilisme".
- 2- "L'art, en réalité, fait partie de la société: il permet non seulement d'articuler et de rendre possible la communication qui est le fondement des relations humaines, mais il est fait également partie de la nature de ces relations."
Ken Baynes. *L'art dans la société*. Ed. Chêne, 1975, p. 35.
- 3- "Notre double ambition était d'arracher l'artiste créateur à sa tour d'ivoire, de le ramener au monde de la réalité quotidienne, et, au contraire, d'assouplir et d'humaniser l'attitude dure, presque exclusivement matérialiste, de l'homme d'affaires. Notre conception de l'harmonie fondamentale de toute forme avec la vie même était diamétralement opposée à celle de "l'art pour l'art", et de la philosophie, encore bien plus dangereuse, qu'elle a engendrée, celle des affaires comme but en soi."
Walter Gropius. *Ma conception du Bauhaus*. 1956. Ce semble aussi l'idéal des artistes de Dada, De Stijl comme des constructivistes.
- 4- "Dans sa collaboration avec l'industrie, le Bauhaus s'est attaché plus particulièrement à mettre les étudiants en contact étroit avec les problèmes économiques. Je conteste que les dons artistiques d'un étudiant puissent souffrir de ce qu'on aigüise son sens de l'économie, du temps, de l'argent, de la consommation."
Walter Gropius. *op. cit.*
- 5- Je demeure personnellement convaincu que Mick Jagger (comme d'autres d'ailleurs) fut plus important pour la formation d'une façon de vivre qu'Andy Warhol.
- 6- Pierre Gaudibert remarquait en 1968 qu'"en ce qui concerne la formation de tous les spécialistes d'art (producteurs d'art, professeurs d'éducation artistique, personnel des musées animateurs, professeurs et chercheurs en histoire de l'art, etc. . .) nous avons signalé que se perpétuait un enseignement hanté par les modes de la Renaissance qui manifeste une rupture dramatique avec l'art contemporain."
Dans "Champ culturel et formation artistique" pris dans *Art et Contestation* Bruxelles, 1968, p. 144.
- 7- "Il en résulte un immense décalage entre l'art contemporain et le système scolaire; celui-ci ne contribue ni à la formation de ceux qui élaborent l'art vivant ni à celle de son public; il est à présent responsable du fameux fossé entre l'art et le public que l'on dit s'être creusé depuis la fin du XIXe siècle."
Pierre Gaudibert. *op. cit.* p. 143.
- 8- Joseph Baker, dans une entrevue au "Soleil" (27 janvier 1979) affirmait: "C'est incroyable de voir comment Québec est sous-équipée en lieux culturels. Des villes de taille comparable comme Oslo, Helsinki ou Stockholm, comptent pas moins de 25 musées chacune au centre-ville. . ."
- 9- Le livre blanc du gouvernement péquiste affirmait pourtant "Le patrimoine est une pédagogie, il incite donc à la création. De même, seule la création d'aujourd'hui peut par une incitation inverse, redonner au patrimoine valeur de vie. En effet, le patrimoine ne nous conduirait qu'à la nostalgie vaine du passé si, dans la poursuite des créations actuelles, nous ne pouvions l'insérer dans la dynamique de notre propre avenir."
p. 365.

— Photo Richard Martel

— Photo Jean-Claude St-Hilaire

— Richard Martel